

à l'attention de Léo

Après la vision de *A Zonzo*,

j'ai la certitude d'avoir visionné des visions, des apparitions, des « en couleurs » et des estompées, des « en voies d'oublis », des mélancolies, des nostalgies de pastels et aussi des floues plus trompeuses qu'une mémoire fixe.

Mais pour l'instant, nous sommes aux antipodes des photos jaunies et de ces inconnus à gilet, montre à chaîne, canotiers de paille, devenus des anonymes et qui pourtant forment le cercle fantomatique de ce qui fût notre famille. Les légendes elles-mêmes inscrites au dos des photographies à l'encre violette se brouillent et chacun des protagonistes est effectivement devenu muet comme une tombe.

Ballades impromptues dans un livre d'images, chacune constitue le marque-page d'une vie en discontinu qui s'effeuille de reposoir en reposoir.

Les premières séquences incisives et rapides comme une construction de sonnet participent d'une versification qui nous échappe, leur rigueur relève d'un charme, celui du temps suspendu.

Il y a de l'herbier dans tout ce « *cinéma* » avec des images impeccablement séchées aux couleurs préservées. Entre chaque page, une image en *mouvement* révèle l'immobilité de la mort. Dans ce trésor intime, il y a aussi des parcelles de vies prêtes à l'emploi, c'est-à-dire des cartes postales imprimées juste pour le plaisir de saisir la vie et ses connivences dans lesquelles on entre uniquement par les fausses clés de la poésie et il importe si peu que l'on ne soit pas dans le coup...

Cette saisine du temps réel est sans doute un vertige de notre époque, vertige brisé par un montage dont on ne voit aucune trace *visible*...

Cette ombre trop gentille est celle de l'ombre d'un fantôme qui anime une ligne ténue comme un fil à plomb... Seul un être sans chair, et comment alors le filmer, sinon en saisissant le seul bruissement de l'ombre reportée de ce qu'il ou elle effleure. Avec ce seul frémissement qui répare une désolation ! Serait-ce un hommage subliminal à « *L'Homme invisible* ».

Le bonheur est un travail d'équipe, mais paradoxalement on en voit pour seule démonstration les strates archaïques d'une cime alpine et l'on croit saisir ce qu'il fallut de conjonctions géologiques, d'érosions, de poussières obstinées, de sablages divins pour que la seule contemplation de cette montagne *magique* donne du bonheur.

Entre chien et loup, vu d'une fenêtre sur cour, on y voit plus sûrement "entre loup et loup" les piétinements de quelques Remus et Romulus. Costauds vaquant à leurs affaires ménagères, chacun digne de figurer dans un péplum à tourner dans les faubourgs de Rome. Mais l'irruption d'une illustration musicale confiée à Mozart puis au jazz ramène crûment à la réalité d'un son réel. Le voyeurisme assumé du ravisseur d'image *visiblement* ravi de son cinéma néo-néo réaliste, à la caméra plus fixe que son obsession, affirme, par l'ambiguïté de la bande son, que ces magnifiques brutes, sans truands, s'accommodent de tout et pourquoi pas de l'angélisme mozartien...

[...]

L'image des corps sublime quelques gisants endormis dans une sieste que l'on devine. Ils offrent innocemment ? leur pied à la caméra, elle-même sur pied pendant que le réalisateur est à l'évidence réputé prendre le sien...

[...] Ce pied innocemment érotisé est racheté Dieu merci par une vision chorégraphique, un très beau ballet de main, ce serait presque celle de la Vierge Marie bénissant des séraphins musiciens, si elle ne tenait une cigarette qui n'entrave pas à vrai dire les entrechats des doigts et leur souplesse « phalangienne ».

On connaît la vaine espérance de capter l'image de notre planète perçue par une lunette télescopique plantée sur une planète suffisamment lointaine pour nous offrir des vues de Louis XIV coiffant sa perruque, c'est juste une affaire d'années lumières. *A Zonzo* fonctionne à l'inverse en démontant le temps à coup de micro-secondes, il vibre d'un temps immobile dans une agitation toute brownienne, le temps diffracté est à portée de monocle, le nez dans le guidon d'une caméra cycle sans frein.

Dans cette strasse immuable passe imperturbablement la guerre et la paix, certes il s'agit de manœuvres, mais cette singerie guerrière laisse craindre le pire et c'est objet de curiosité que de voir une tranche aseptisée de cinéma aux armées. Une vision désarmante d'activités civiles succède sur le théâtre de cette chaussée peinte de grisaille dont la ligne de fuite haute sur l'horizon dégage l'impasse de toute vie y compris celles des enfants dont on sait qu'ils ont aujourd'hui plus de vingt ans.

L'indifférence apparente de la caméra dont on imagine qu'elle tourne en l'absence du cameraman retenu par de souterraines obligations, nous réduit à une attention de vigiles d'une sécurité inutile dans l'espoir que quelque chose advienne, or, rien ne se passe et dans ce rien réside le travail du bonheur.

Nous aussi cheminons sans trace, vaquons dans notre vacuité sous l'œil vide d'un dieu lassé du spectacle. Je ne pouvais m'empêcher de songer à Perec et à ses tentatives d'épuisement d'un lieu parisien et puis aussi aux délires de Raymond Roussel et à « la vue » qu'il décrit au travers d'une lentille aménagée dans le manche d'un porte plume.

A Zonzo pourrait être un fragment du journal intime de chacun, un bestiaire de lanterne magique et tout comme les pellicules flammes consumaient tragiquement les projectionnistes, une 4 L se corrode, sa carrosserie rouillée laisse passer une ultime lumière captée par Léo, pauvre guimbarde à bout de souffle, ultime travelling, épave époncée, agonie préservée au détour de manivelle d'un film qui n'a rien d'alimentaire...

Ultime voyage d'Ulysse qui nous montre ce que voient majoritairement nos contemporains asservis aux œillères des périphériques, des bretelles, des autoroutes, des fléchages, des gravillons, des brumes, des panneaux forcément lumineux... Réflexion au fil de nos déroutes, qu'est ce qui doit être filmé, montré, cadré, épinglé... l'espoir des parcs touristiques, l'exaltation lumineuse d'un souterrain, toute cette flamboyance à péage. Est-ce la beauté du monde, cet œil panoramique qui traîne enchaîné au pare choc de l'« autre ». Cet œil de la caméra a-t-il encore besoin d'un « filmeur » ? Est-il encore utile de filmer autre chose que ces « tableaux » sensibles vus dans les chapitres précédents, qu'une chanson de Brassens, une fenêtre ouverte par un enfant ?

A Zonzo s'écoule d'une « caméra-fontaine-chevalet » pour servir la constitution d'un thésaurus de nous-mêmes, pour creuser une introspection archéologique du *quotidien* avant l'ensevelissement... Qui se constituera gardien de la pelloche, qui sera le Sphinx de la mémoire numérique, d'un bonheur fragile comme l'instant filmé ?

M. J.
avril 2011